

—Cependant, il se marie ; comment se fait-il . . .

—Justement, monsieur, il est allé à la synagogue pour régler les préparatifs.

—C'est bien ; en attendant son retour, nous allons faire ici une perquisition.

—Une perquisition ! s'écria la jeune femme, mais . . . monsieur . . .

—Vous me connaissez, n'est-ce pas ? Alors, laissez-nous faire.

M. Ducheylard s'aperçut que la femme Mayer était en proie à une violente agitation.

Et pendant qu'il faisait l'inventaire d'une armoire, aidé de son confrère, qui était entièrement absorbé dans cette opération, il remarqua que ses regards se tournaient avec anxiété vers une petite table, et se fixaient particulièrement sur le tiroir de cette table.

Il feignit de ne rien voir de ses trames, et au moment où elle croyait n'être pas observée, il la vit tirer doucement le tiroir et y prendre un papier.

Elle allait le glisser dans son corsage quand M. Ducheylard, s'élançant brusquement vers elle, le lui arracha des mains.

Ce mouvement avait été si rapide et si imprévu, que la femme Mayer n'avait pas eu le temps de s'y opposer.

—Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda M. Emery.

—Une lettre que cette femme vient d'enlever de ce tiroir et qu'elle voulait cacher dans sa robe.

—Ce qui prouve que nous avons le plus grand intérêt à en connaître le contenu.

La femme Mayer était atterrée.

—C'est une lettre de famille, s'écria-elle enfin, rendez-la moi.

—Très volontiers, quand nous l'aurons lue.

M. Ducheylard ouvrit la lettre et la lut à haute voix.

Elle était ainsi conçue :

“ Cher père,

“ Il est bien regrettable que vous ayez fait le voyage sans me trouver, ce n'est pas ma faute. Je suis heureux d'apprendre que vous jouissez d'une bonne santé. Vous devez savoir l'adresse de la cousine Madelon.

“ Si vous ne la savez pas, adressez-vous à Troyes, chez le cousin Joseph, ils peuvent seuls indiquer mon adresse. Si je ne vous la donne pas, c'est que j'ai mes raisons pour cela. Je respecte tout le monde, seulement je deviens circonspect.

“ J'aimerais beaucoup vous voir. Pour quant à ma belle-sœur, je suis prêt à lui envoyer ce qu'elle me demande, qu'elle m'envoie poste pour poste comment il faut faire, et elle sera satisfaite.

“ Qu'elle me dise ce qu'est M. *Camoufle*, et je lui enverrai le *flipp*.

“ Félix fait bien des compliments à la famille.

“ Votre fils, JEAN. ”

—Il paraît que dans votre famille on est très fort sur l'argot, dit M. Ducheylard à la femme Mayer.

—L'argot ! je ne connais pas.

—Vraiment ! eh bien, je veux bien vous apprendre que ce camoufle signifie signalement, et flipp passe-port.

En ce moment la porte s'ouvrit, et un homme entra tout essoufflé.

C'était l'agent de police Bertrand. Il était pâle et paraissait tout confus.

—Monsieur Emery, dit-il en entrant, vous savez bien, ma montre ?

—Effarouchée.

—Comment ?

—Louis Mayer évanoui !

—Vous vous trompez, il est à la synagogue pour son mariage.

—Ah ! ouiche ! madame peut se fouiller et moi aussi.

—Ainsi Louis Mayer a pris la fuite.

—Non, il s'est gêné pour ça.

—Qui donc a pu le prévenir ?

—Parbleu ! un de ces gueux d'israélites qui vous ont vu entrer chez lui ; ils sont tous unis comme les doigts de la main.

—Nous le retrouverons, dit tranquillement M. Ducheylard, et en attendant, voici une lettre qui, je l'espère, va nous faire découvrir un des assassins de Jules Péchard.

Il montra à M. Emery le timbre de la poste.

—Tenez ! lui dit-il, voyez cela : Batignolles, banlieue de Paris. C'est là que doivent se cacher ces trois misérables ; et puis je me rappelle avoir vu ce nom de Jean dans la lettre saisie à Caen et adressée à son complice Schmidt.

Puis s'adressant à Bertrand :

—Conduisez-moi au bureau du télégraphe.

Il sortit avec lui et M. Emery, tandis que celui-ci se rendait à son bureau pour y préparer l'arrestation de la femme Mayer ; il allait écrire sa dépêche, adressée au brigadier de la police de sûreté, Mélin.

Il lui annonçait qu'un des assassins de l'horloger de Caen demeurait probablement aux Batignolles, d'où était partie une lettre de lui adressée à Lyon.

Il ajoutait que l'un de ces trois individus, celui qui avait porté les trois noms de Legrand, Graaft et Fernandi, était parti pour Paris avec sa femme.

Cela fait, il alla prendre congé de M. Emery, et se rendit à la gare, où une demi-heure après il prenait place dans un train pour Paris.

Le lendemain matin, il se présentait à la rue de Jérusalem, et demandait le brigadier Mélin, près duquel il était aussitôt introduit.

—Eh bien, quoi de nouveau ? lui demanda-t-il.

—Au reçu de votre dépêche, j'ai pris trois hommes avec moi, nous nous sommes partagé la besogne, et à nous quatre nous avons fouillé les Batignolles de fond en comble.

—Et le résultat de vos recherches ?

—Nul, comme je m'y attendais, car je m'étais fait ce raisonnement : ou ce Graaft, si c'est lui qui a écrit cette lettre, a pris la précaution de la mettre à la poste dans un quartier très éloigné du sien, ou il pris un quatrième nom en venant habiter Paris, et, dans l'un ou l'autre cas, les renseignements que nous avons sur son compte ne nous avancent à rien. Il s'agit d'aller immédiatement rue Balagny, où l'on me dit que le colonel Beck, *alias* Graaft *alias* Legrand est réfugié. J'y vais avec six hommes.

—Très bien, excellente précaution ; mais six agents pour un seul homme me semblent un déploiement de force un peu exagéré.

—N'en croyez rien ; d'abord ce Graaft, car c'est bien lui qui se cache sous le nom du colonel Beck, est un ennemi terrible, aussi féroce que robuste, et toujours armé ; et puis il n'est pas seul, un de ses complices demeure avec lui, et tous deux sont sans cesse dans l'attente d'une attaque de la police ; il faut donc s'attendre à une résistance énergique, à une bataille sanglante peut-être, et mes six hommes ne seront pas de trop.

—Aussi, monsieur le commissaire, vous comprenez que votre rôle à vous sera de vous tenir sur le palier, tandis que je pénétrerai avec mes hommes dans le repaire de ces redoutables malfaiteurs.

—Bien, bien, répondit simplement M. Chartier, je sais ce que j'ai à faire.

Tous deux partirent pour se rendre à la rue Balagny.

Quand ils arrivèrent, ils la trouvèrent à peu près déserte.

Trois ou quatre ouvriers et autant de jeune filles, se rendant évidemment à leur travail, c'est tout ce qu'ils virent.

Mais à peine arrivaient-ils à la porte de la maison numéro 10, qu'ils aperçurent cinq ou six individus débouchant de différents points et se dirigeant vers eux.

Parmi ces hommes, se trouvait un agent qui avait eu mission de veiller toute la nuit sur la demeure du colonel Beck.

—Je n'ai pas perdu la maison de vue une seule minute, dit-il au brigadier, et rien n'a bougé de toute la nuit !

—Et ce matin ?

—Pas davantage.

—Entrons, dit le commissaire.